

Se promène-t-on dans les romans médiévaux avant 1450?

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. Se promène-t-on dans les romans médiévaux avant 1450?. Travaux de littérature, ADIREL (Association pour la Diffusion de Recherche Littéraire), Klincksieck, 2015, Ecrire la promenade, pp.11-25. hal-01592002

HAL Id: hal-01592002

<https://hal.univ-rennes2.fr/hal-01592002>

Submitted on 27 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Se promène-t-on dans les romans médiévaux avant 1450?

Christine FERLAMPIN-ACHER

L'homme médiéval est un *homo viator* : les cours sont itinérantes, l'on va en pèlerinage à la chapelle voisine, à Rome ou à Jérusalem, on part en croisade, on va à la foire et dans les romans les chevaliers *errent* c'est-à-dire voyagent¹. Le roman, qui s'invente au XII^e siècle à partir d'adaptations d'épopées antiques, suppose, dans ses premières réalisations que sont les romans d'Antiquité, un mouvement, la *translatio imperii*, qui déplace le pouvoir d'Est en Ouest, de Carthages à Rome par exemple, et qui est porté par la traduction littéraire d'œuvres latines, comme l'*Enéide* adaptée dans l'*Eneas*, histoire d'une navigation et d'un exil. Par la suite, le chevalier devient *errant* et ne cesse de parcourir forêts et plaines. On peut donc discuter l'émergence d'une littérature de voyage au Moyen Âge. Par ailleurs, le genre romanesque s'est constitué pour répondre à la demande sociale d'une noblesse partiellement libérée des conflits privés et de l'économie de subsistance, soucieuse d'avoir accès à la culture, pendant ses « loisirs ». Cette notion cependant est anachronique, comme en témoigne le sens médiéval de l'adjectif *oiseux* qui malgré sa racine latine *otium* et la réévaluation de l'*otium* en milieu monastique, n'a que des connotations négatives, l'infinitif substantivé *loisir* ne prenant pas en charge l'opposition au travail, ce qui est logique étant donné les représentations médiévales du labeur. Qu'en est-il, dans ce monde où l'on se déplace et où certains, nobles et clercs en particulier, goûtent des loisirs, de ce déplacement agréable, pour le plaisir, et de courte durée, qu'est la promenade² ? *Promenade* n'entre dans notre langue qu'au XVI^e siècle (en 1557 selon le *FEW* et le *TLFi*³), sous la forme *pourmenade* : le suffixe *-ade* signale l'emprunt méridional. Se promènerait-on plus au soleil ? Le verbe *promener*, *pourmener* quant à lui ne prend son sens moderne qu'au XV^e siècle. Quelle est donc la place de la promenade dans les romans médiévaux, entre l'évidence initiale et l'absence lexicale ? Dans un premier temps, on proposera un

¹ La promenade est une pratique, liée à certaines sociabilités (voir Alain Montandon, *Sociopoétique de la promenade*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise Pascal, 2000), qui n'ont guère été étudiées au Moyen Âge.

² La Promenade, comme genre littéraire, est, comme le montre Philippe Antoine (*Quand le voyage devient promenade*, Paris, Presses Universitaires Paris Sorbonne, 2011, en particulier p. 8), une modalité de la littérature de voyage dont l'émergence coïncide avec le Romantisme. Dans nos textes, nous le verrons, la promenade, si promenade il y a, ne se constitue pas en Promenade.

³ « Promener » vient de **minare*, de *minari*, au sens de « menacer, pousser en menaçant » (*Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Vol. 6/2, p. 109, consulté en ligne sur le site <https://apps.atilf.fr>). *TLFi*

parcours lexicologique, puis on réfléchira à la rareté des promenades dans les romans antérieurs à 1450, avant de s'intéresser finalement à quelques épisodes où se profilent des promeneurs, quand le chevalier se fait poète ou clerc.

I. Travail et loisir, (*soi*) *promener* et *travailler*

Dans la représentation tripartite de la société qui au Moyen Âge oppose les *laboratores*, les *oratores* et les *bellatores*⁴ le travail est du côté des *vilains*, marginaux dans les romans, dont les héros sont nobles. Pour dire le travail, le terme *œuvrer* est le plus fréquent, *travailler* signifiant plutôt « torturer, supplicier, malmener », « souffrir, faire un effort ». *Travailler* et *travail* n'entretiennent *a priori* aucune relation avec l'idée de promenade. Pourtant, un sens particulier retient l'attention : en anglo-normand, *traviler* signifie « voyager » tout comme en moyen français *travailler*, par exemple chez Froissart⁵. Ce sens, que l'on retrouve dans l'anglais *travel* issu du médiéval *travailler*, s'explique par la difficulté et le danger des voyages, en particulier maritimes. Le vocabulaire médiéval associe le déplacement à la souffrance, à la peine, et non au loisir et au plaisir : voilà un cadre qui augure mal de la possibilité de dire la promenade.

Ce que confirme le verbe *po(ur)mener*, *promener*. Son sens premier en ancien français est « amener », « apporter », « conduire », « poursuivre » et diverses valeurs en dérivent, dont celle de « tourmenter » (découlant des sèmes de « menace » et d'agressivité hérités de l'étymon), qui, apparue vers 1250 est conservée en moyen français⁶. C'est seulement au XV^e siècle que se développe le sens « aller et venir, déambuler pour se détendre » : le *DMF* en donne trois exemples, tirés des *Cent Nouvelles Nouvelles* (vers 1456-1467) et du *Mystère de saint Martin* d'Andrieu de la Vigne (1496). *Pourmener* et *travailler* ont donc cumulé un sémantisme lié au déplacement et à l'idée de souffrance, loin de la promenade de loisir. Au XV^e siècle, seul *pourmener* prend en charge la promenade de plaisance et les deux termes se désolidarisent, définitivement.

consulté en ligne <http://www.cnrtl.fr/definition/promener>. Toutes les consultations en ligne sont en date du 25 avril 2015.

⁴ Voir Georges Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978 et Jean Batany, « Des trois fonctions au trois Etats », dans *Annales ESC*, n°18, 1963, p. 933-938.

⁵ *FEW*, 13/2 p. 289, *DMF*, consultés en ligne <https://apps.atilf.fr>.

⁶ Le *DMF* présente de nombreuses attestations de cette valeur, en particulier dans des mystères où il est question de châtements infernaux.

Comment, avant l'émergence du sens moderne de *pourmener*, disait-on la promenade ? Nous étudierons d'abord ce que sont devenus les termes latins qui signifiaient « se promener », *ambulare* et *deambulare*, *spatiari*, *vagari* (*vagare*), *circumire*, ou encore *errari*.

Ambulare a donné *aler*, au sémantisme large, et *ambler* « aller l'amble à cheval », « se déplacer (en parlant d'une personne qui n'est pas nécessairement à cheval) ». Le pas est souvent celui de la promenade (*souef amblant*)⁷, l'allure est cependant rapide (ce n'est pas une flânerie) et le sémantisme n'indique rien quant aux motifs du déplacement, qui peut être utilitaire et même guerrier. Si certains chevaux *amblant* vont un train de promenade (nous en rencontrerons un exemple plus loin dans une pastourelle), *ambler* ne saurait donc désigner l'acte de se promener en ancien français. En moyen français renaît, par relatinisation, *ambuler* « marcher, avancer, se promener » : si *ambler* désignait surtout (quoique non exclusivement) le mouvement du cheval, *ambuler* prend en charge des déplacements beaucoup plus variés⁸, sans pour autant connoter le loisir ou le plaisir.

Spatiari est resté sans descendance jusqu'à ce que le moyen français l'emprunte sous la forme *espacier*, *espatier* aux sens de « sortir », « placer plusieurs choses de manière à laisser entre elles des espaces déterminés, espacer » et sous forme réfléchie « s'éloigner ». Il ne décrit pas la promenade, contrairement à son dérivé germanique *spazieren*⁹.

Vagare a donné en ancien français *vajer* (*aller vajant*) et *s'esvaier*, au sens, dérivé du latin, d'« aller à l'aventure », le moyen français employant les formes *vaquer*, *vaguer* (*s'en aller vacant*, *aller vacant*, *estre vaguant* : « errer à l'aventure »), pour désigner, non la promenade valorisée, mais l'errance des exclus, en particulier celle des vagabonds¹⁰. *Vaguer* prend aussi en moyen français le sens métaphorique de « laisser aller sa pensée au hasard », qui se retrouve dans le dérivé *evaguer* « divaguer, s'éloigner du vrai ». L'évolution sémantique de *resver*, qui peut signifier en ancien et moyen français à la fois « aller çà et là pour son plaisir, rôder, faire une promenade joyeuse », avec un sens qui signale l'écart par rapport à la norme, comme dans le cas des sorties de

⁷ On retrouve cette valeur dans l'anglais « to amble ».

⁸ *DMF*, entrée « ambuler ».

⁹ Selon l'*Etymologisches Wörterbuch* de Kluge et *Das Herkunftswörterbuch. Etymologie der deutschen Sprache*, Mannheim/Leipzig/Wien/Zürich, Dudenverlag, 2007, le verbe est attesté en moyen haut allemand dès le XIII^e siècle sous les formes *spacieren*, *spazieren* ; *spaziergang* « promenade » apparaît au XV^e siècle.

¹⁰ *FEW*, t.14, p. 120, et *DMF*, entrée « vaguer ».

Carnaval, et métaphoriquement «délirer», est la même : si l'hypothèse d'un étymon de la famille de *vagare*, défendue par Wartburg dans le *FEW*, a été discutée et rejetée par P. Guiraud¹¹, il n'en demeure pas moins que *vajer*, *esvajer*, *vaguer*, *vaquer*, comme *resver*, renvoient à la fois à un déplacement et à la déraison. L'équivalent moderne serait « battre la campagne » : rien à voir donc avec la promenade comme pratique sociale reconnue.

Circumire, sous la forme *circuire*, a donné vers 1350 le moyen français *circuier* (« aller çà et là, rôder, voyager, tournoyer, faire le tour, aller autour ». Ce terme disparaît au XVI^e siècle, mais témoigne d'une tentative intéressante pour dire un déplacement, circulaire, qui nous oriente vers le moderne «tourisme», dont une des activités est la promenade.

Errare disait en latin plus le voyage que la promenade : il a donné *errer*, très employé en ancien et moyen français, en particulier dans le corpus romanesque au sujet des *chevaliers errans*. Le déplacement qu'il suppose, plus lointain et long que la promenade et pas nécessairement plaisant, peut aussi être désigné par le terme *voyager*.

Si l'ancien français dispose de termes pour dire le voyage, aucun des mots qui en latin désignait la promenade n'est repris en ancien français. C'est en moyen français seulement semble-t-il qu'avec quelques tentatives comme *circuier* et surtout *promener*, *po(u)rmener* que le lexique se dote d'un mot pour dire ce type de déplacement. Aux XII^e et XIII^e siècles, le déplacement sans but est dévalorisé : il conduit à la folie et la déraison. Le moine qui « se promène » autour du cloître a au contraire un trajet fixe et la pensée tournée vers Dieu. Cependant il semble bien que l'on se promenait : du moins les nobles personnages du roman le suggèrent, lorsque sont employées des périphrases du type *s'en aler esbatant*, *s'en aler deduire*, *s'en aler esbanoiant*, constituées d'*aler* (qui est à la fois verbe de mouvement et noyau de périphrase durative) et d'un verbe exprimant le divertissement. Sont englobées alors diverses activités, que les contextes permettent parfois d'identifier : la promenade, mais aussi la fabrication et l'échange de couronnes de fleurs, le chant, la danse, la conversation, les chevauchées, voire la chasse¹². Ce n'est pas à partir des mots qui en latin renvoyaient à la promenade que le moyen français va combler le vide, mais à partir du *promener / pourmener* médiéval, ce

¹¹ *Dictionnaire des étymologies obscures*, Paris, Payot. Une synthèse est donnée par Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992, réimp. 2006, t. II, p. 3222.

¹² Le verbe *muser* peut rendre l'idée de « flâner », mais son sème premier est celui de « perdre son temps à attendre », plutôt en restant sur place, le nez (le museau, *musum*) en l'air. Voir mon art. à paraître dans les *Mélanges Danielle Buschinger* « *Artus de Bretagne*, le chevalier qui *muse* et le chevalier *musart* ».

que le latin *prominare*, qui, rare, signifie chez Apulée « pousser devant soi », ne laissait pas deviner.

Ce n'est que vers 1450 que *po(u)rmenier / promener* au sens moderne du terme apparaît en moyen français, anticipant d'un siècle l'emprunt du substantif « promenade ». Le *DMF* donne sept exemples où (*soi*) *pourmener* signifie « se déplacer pour le plaisir, sur le mode du loisir », dont trois portent sur des déplacements en intérieur, qui ne coïncident pas exactement avec les représentations modernes de la promenade, comme par exemple dans les *Cent Nouvelles Nouvelles* : « comme ung jour ensemble estoient [...] et se devisassent, en pourmenant par une sale¹³ ». Dans ces emplois, (*soi*) *pourmener* renvoie à une activité sociale, où il s'agit de se montrer, comme en témoigne une autre occurrence du même texte où l'on voit des hommes qui « se vindrent trouver devant leurs dames, en une feste ou elles estoient. Et faisoient bons compaignons la roe, et se pourmenoient par devant elles¹⁴ » : l'exercice tient plus du cocktail mondain que de la promenade ! Trois exemples relevés par le *DMF* correspondent néanmoins à une promenade en plein air : « Advint une foiz entre les aultres que comme le chevalier, pour passer temps et prendre son esbatement, se pourmenast a l'environ de son hostel¹⁵ », ou bien encore dans le *Mystère de saint Martin* : « Enffans, il fault c'on se promayne / Au long de ces petis buyssons¹⁶ ». La comparaison entre le *Roman de Violette* en vers de Gerbert de Montreuil (entre 1227 et 1229) et sa mise en prose, anonyme, datée des années 1451-1464¹⁷ est représentative de ce développement de *soy pourmener* pour désigner des déplacements divertissants et plaisants : le texte en vers ne présente aucune occurrence de ce verbe, contrairement à la mise en prose, qui l'emploie deux fois. La première occurrence, au tout début du roman, coïncide avec l'apparition du héros dans le récit :

Ainsy come la estoient en estant les jones chevaliers, dames et damoiseles, en eulx tenans par les dois, attendans que de nouvel venist aulcun pour la feste recommenchie, le roy Loÿs se leva en piés ; en regardant par le palaix, choisy ung jone damoiseil soy pourmenant, tenans ung espriver sur le poing. (I, 13)

Gérart de Nevers se présente en jeune homme élégant et l'épervier qu'il a à la main est un signe de raffinement. A quoi correspond *soy pourmenant* ? Le personnage se déplace

¹³ *Les Cent Nouvelles nouvelles*, éd. Franklin P. Sweetser, Genève, Droz, 1966, p. 92.

¹⁴ *Ibid.*, p. 363.

¹⁵ *Ibid.*, p. 38.

¹⁶ Ed. André Duplat, Genève, Droz, 1979, p. 307.

¹⁷ Gerbert de Montreuil, *Le Roman de la Violette ou de Gérard de Nevers*, éd. Douglas L. Buffum, Paris, Champion, 1928 ; *Histoire de Gérard de Nevers. Mise en prose du Roman de la Violette de Gerbert de Montreuil*, éd. Matthieu Marchal, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2013.

en rond dans le palais, peut-être un peu à l'écart du groupe réuni autour de chanteurs, parce qu'il est nouveau venu et qu'il n'est pas encore intégré. Cherche-t-il à se montrer, à se faire admirer ? Tourne-t-il en rond parce qu'il n'ose pas approcher ? Quoi qu'il en soit, le verbe véhicule l'idée d'un déplacement, à l'intérieur et non à l'extérieur, dans un épisode de loisir, au sujet d'un personnage désœuvré, qui certainement cherche à se montrer sous son meilleur jour, un oiseau de prix à poing. Le texte en vers ne mentionnait pas le déplacement du jeune homme :

Par la sale s'acoisent tuit ;
Li uns prent l'autre par le doi,
Si s'arengierent doi et doi ;
Et li rois se dreche en estant,
Par la sale s'en va notant ;
Puis apiela un damoisiel,
Qui sor son puing tint un oisiel. (v. 155-161)

L'élégance, dans les deux versions, tient à l'oiseau, mais c'est seulement dans le texte en prose que la déambulation du héros ajoute, vraisemblablement, à son évaluation positive, à son élégance.

La seconde occurrence dans la version en prose (XXVI,9) associe à nouveau « *se pourmenoyent* » à une scène de cour, pendant un moment de détente :

Après ce qu'ilz orent mengyé, ilz se leverent tous de table, puis se prindrent a deviser. Les ungs s'en alerent dormir, les aultres se pourmenoyent ; plusieurs en y avoit quy aux tables et jeux d'eschés juoyent, mais a Gerart ne chaloit gaires de soy jouer ne esbatre. Au plus tost qu'il peult les delaissa et se vint apoyer a unes fenestres qui estoyent sur le jardin. De s'amyte Euryant luy souvint.

Dans la version en vers, *escremir* (« se battre à l'épée ») est employé là où le texte en prose utilise *soy pourmener* :

Apriés mangier, sans arester,
Fait li dus les tables oster,
Puis se lieve, si vait dormir ;
Et li auquant vont escremir,
Et li autre juënt as tables
Et as autres gius delitables.
Mais Gerars lor a querpi l'estre,
Seuls s'en vait a une fenestre.
D'Euriaut s'amie li membre. (v. 3219-3226)

L'escrime a certainement paru incongrue au remanieur dans une scène de cour, qui a préféré la promenade dans ce contexte de loisir qu'il précise avec les verbes *jouer* et *esbatre* que le texte en vers ne présentait pas à cet endroit.

Du texte en vers en ancien français au texte en prose en moyen français, on voit que les pratiques curiales ont évolué : au XV^e siècle, il est de bon ton de se déplacer élégamment à la cour, pour se faire voir, en faisant la roue comme le suggérait l'un des exemples analysés plus haut.

A partir de 1450, les attestations de « soy promener » que nous avons relevées prouvent l'existence de la promenade comme déplacement en intérieur, pour le loisir, dans une société qui aime se donner en spectacle. Parallèlement, la promenade en extérieur est bien attestée : la représentation qui orne le mois de mai dans les *Très riches heures du duc de Berry* (peintes entre 1411 et 1416), montre la cavalcade du mois de mai, pendant laquelle des jeunes gens, couronnés de feuillages, parcourent, certains ayant un oiseau au poing, la campagne, et pourrait illustrer une promenade noble, à cheval, même si la cavalcade correspond à un rite saisonnier plus motivé que la simple promenade. En cette fin de Moyen Âge, les rites de cour, l'architecture, ont évolué et la promenade en extérieur est désormais largement pratiquée :

Dans le domaine de l'architecture laïque [...], une transformation profonde s'opère : elle concerne le château. Jusqu'au XIV^e siècle, en effet, le château fort seigneurial est avant tout un lieu de refuge et de défense. Mais face au canon, utilisé de plus en plus fréquemment dans les combats, le château offre une résistance bien fragile et, de place militaire, se transforme en demeure de plaisance. Les escaliers, l'ameublement, les lieux de promenade etc., font l'objet de soins particuliers¹⁸.

Ainsi à partir des années 1450, la promenade est indubitablement une pratique curiale valorisée, en particulier dans les romans, et elle a trouvé un verbe qui l'exprime. Qu'en était-il avant 1450 ? En l'absence de vocabulaire spécifique, la question mérite d'être reposée : se promène-t-on dans les romans ?

II. Errance et promenade dans les romans avant 1450

Le héros des romans médiévaux est le plus souvent un chevalier, un cavalier : rares seront les promenades à pied. Se retrouve piéton, déshonoré, celui qui a perdu son cheval. Gérard de Nevers, dans la version en vers du *Roman de la Violette*, déguisé en

¹⁸ Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches*, Paris, Le Seuil, 2014, p. 126-127.

jongleur, se déplace à pied : la situation est exceptionnelle et signale un déclassement¹⁹. Par ailleurs, le chevalier romanesque *erre* : il se définit même par cette activité et nombreux sont ceux qui, comme Lancelot dans le *Tristan en prose*, pourrait se définir ainsi : « je sui uns chevaliers erranz qui vois querant aventures ensi com li chevalier errant devient feire²⁰ ». Mais comme l'a fort bien analysé Marie-Pascale Halary, un chevalier errant ne se promène pas : il se hâte, conduit par sa quête, même s'il ne sait où elle le mène :

Le bon chevalier serait celui qui est dans la seule attente de l'aventure – et qui se déplace ; un chevalier qui flâne ou qui se promène, en un sens, n'est plus un chevalier (ou il ne l'est pas encore) »²¹.

A l'opposé se trouvent les chevaliers fous, qui errent à pied par les forêts²², ou, plus original, le jeune Perceval, qui lance, à pied, ses javelots et en qui M. P. Halary reconnaît un flâneur²³.

L'errance du chevalier ne saurait s'accommoder du train de promenade : elle est rapide, *errer* en arrivant d'ailleurs à désigner des déplacements rapides et *errant* donnant par dérivation impropre un adverbe signifiant « rapidement ». Perceval, dans *Le Conte du Graal*, une fois lancé dans les aventures, est l'exemple du chevalier qui jamais ne se promène, même lorsqu'il se déplace pour se perdre dans la contemplation d'une merveille naturelle :

Cele nuit ot il bien negié,
Que mout froide estoit la contree,
Et Percevaux la matinee
Fu levez si com il soloit,
Qui querre et ancontrer voloit
Aventure et chevalerie
Et vint droit en la praerie
Ou l'oz le roi estoit logiee²⁴.

¹⁹ Voir Aurore Dourthe, « A saus menus. Allure de Gérard en jongleur dans le *Roman de la Violette* de Gerbert de Montreuil », dans *Allures médiévales. Essais sur la marche et la démarche*, PRIS-MA, t. 27, n°1, 2011, p. 35-47.

²⁰ Ed. R. L. Curtis, Cambridge, Brewer, 1985, t. III, p. 36-37.

²¹ « Allures courtoises, beauté courtoises », dans *Allures médiévales, op. cit.*, p. 85-104, ici p. 90.

²² Voir Huguette Legros, « La folie par amour », dans *La folie dans la littérature médiévale. Etude des représentations de la folie dans la littérature des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 181-278 : songeons à Yvain, Amadas, Lancelot, Tristan... Voir aussi Jean-Marie Fritz, *Le discours du fou au Moyen Âge (XII^e-XIII^e siècles): étude comparée des discours littéraire, médical, juridique et théologique de la folie*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 16.

²³ Art. cit., p. 90, note 27.

²⁴ *Le Conte du Graal*, éd. Félix Lecoy, Paris, Champion, 1973, v. 4142-4149.

Cet épisode n'a rien d'une promenade dans la neige, tout est tendu par la volonté et l'attraction exercée par le but aventureux et le chemin qu'il faut suivre directement.

M.-P. Halary définit, en opposition à l'errance du chevalier, une allure courtoise, plus proche de la promenade:

Se dégageraient dès lors deux paradigmes de l'allure. Il y aurait tout d'abord l'allure chevaleresque. Même si la trajectoire du personnage peut être sinueuse, elle mène droit à l'aventure. Ce parcours est solitaire et, orienté vers l'action, il est destiné à éprouver la valeur individuelle d'un héros qui s'avère exceptionnel [...]. Ce qui importe, c'est moins la manière dont le personnage se déplace que sa capacité à atteindre son but. L'allure courtoise quant à elle s'intègre à une autre configuration [...]. Elle s'apparente à la promenade²⁵.

L'attitude du héros narrateur au début du *Roman de la Rose* avant qu'il ne subisse l'attraction du bouton de rose en serait un exemple. Le poète rêve qu'il va se promener, en mai (v. 45) :

Hors de vile oi talent d'aler
Pour oïr des oisiaus les sons,
Qui chantoient par ces boissons
En icele saison novele.
Cousant mes manches a videle,
Lors m'en vins touz seus esbatant
Et les oisselez escoutant
Qui de chanter mout s'esjoissoient.
[...]
Vers une riviere m'adresce,
Que j'oi illeques bruire,
Que ne me soi aler deduire
Plus bel que sus cele riviere (v. 94-107)
[...]
Lors m'en alai par mi la pree
Contreval l'yaue esbanoiant. (v. 126-127)

C'est là une promenade, plaisante, sans but, en extérieur. Cependant bien avant la contemplation du bouton de rose, c'en est, selon moi, rapidement fini du loisir plaisant, à partir du moment où la douceur du chant des oiseaux fait naître le désir, poignant, douloureux, d'entrer dans le verger, désir qui transforme, avant même la vision de la fleur, la promenade en quête : « Destroiz fui et mout angoisseus » (v. 508).

²⁵ Art. cit., p. 91.

Il semble bien que la promenade ne résiste pas au narratif, même sous forme allégorisé. Le récit introduit une tension, incompatible dans les exemples commentés avec la disponibilité que suppose la promenade. Serait-ce alors du côté du lyrique qu'on dira la promenade ? Le motif de la « reverdie » printanière, chère aux troubadours et trouvères, est prometteur (c'est d'ailleurs lui qui sert de cadre au début du *Roman de la Rose*) : la nature est belle, le poète s'y promène et éprouve le désir d'aimer et de chanter. Cette intuition ne résiste cependant pas à l'examen des poèmes ; l'évocation de la nature ne donne en général pas lieu à une promenade plaisante, le chant souvent douloureux du poète, lyrique, étant rétif au narratif, et l'expansion spatiale que suppose la promenade étant incompatible avec l'intériorisation du sentiment amoureux :

Quant voi la flor boutoner,
Qu'esclarcissent rivage,
Et j'oï l'aloë chanter
Du tens qui rassouage,
Las ! ne me puis conforter,
Qu'amours veut mon damage.
A celui me fait penser
Qui me tient en outrage.
Ha ! fins amis
Morrai, ce m'est vis²⁶.

La nature intériorisée fait naître le chant :

La douce voiz du louseignol sauvage
Qu'oï nuit et jour cointoier et tentir
M'adoucist si le cuer et rassouage
Qu'or ai talent pour esbaudir²⁷.

S'il y a décor naturel ou verger, il n'y a que rarement évocation de la promenade, même si celle-ci est supposée par le cadre. Celui qui chante ne bouge pas, centré qu'il est sur son chant.

Le chevalier errant va trop vite et l'amant de la lyrique, que les romans acclimatent dans des épisodes de pauses à la fontaine, est figé dans son chant et ses pensées. Aucune de ces deux postures n'est compatible avec la promenade. Le roman dont le héros est un chevalier *errant* et la lyrique sont des genres dont le rapport au temps est incompatible avec la promenade, et c'est en examinant des textes hybrides,

²⁶ Gace Brulé, dans *Poèmes d'amours des XII^e et XIII^e siècles*, éd. Emmanuèle Baumgartner et Françoise Ferrand, Paris, UGE, 1983, p. 54.

²⁷ Le Châtelain de Coucy, *ibid.*, p. 74.

entre roman et lyrique, dont les héros tiennent du chevalier errant et de l'amant lyrique, que nous trouverons quelques évocations de promenade.

III. Princes poètes et clercs chevaliers en promenade

L'enquête rapide que nous avons menée du côté de la lyrique nous a montré que c'est dans les pastourelles que l'on se promène le plus volontiers :

Nous venions l'autrier de joer et de resver²⁸

ou

L'autrier m'en aloie chevauchant,

Parmi une arbroie lez un pendant

Trouvai pastorele [...] ²⁹

ou bien

Pensis contre une bruiere

Errai toute une feuchiere³⁰

Hui main par un ajornant

Chevauchai ma mule amblant,

Trouvai gentil pastorele et avenant³¹.

Avec le chevalier de pastourelle, en mouvement mais libéré de la quête par les contraintes du genre, la promenade est possible, quand le narratif investit le lyrique : il en pourrait en aller de même lorsque le lyrique se greffe sur le roman, par exemple dans l'allégorie amoureuse³² qu'est *Le Roman de la Rose* (dans l'ouverture duquel nous avons reconnu, à la suite de M.-P. Halary, une promenade printanière).

Quelques exemples de romans investis par le lyrique, autour en particulier de personnages de chevaliers poètes, confirment cette hypothèse. Il faut que le chevalier soit poète pour se promener. Comme l'a remarqué Lunorsola Raffalli Grenat³³, dans *Le Roman de la Rose* de Jean Renart (entre 1200 et 1211)³⁴, le héros, Guillaume de Dole,

²⁸ Il s'agit d'une pastourelle de Richart de Semili, *ibid.*, p. 98.

²⁹ *Ibid.*, p. 320.

³⁰ *Ibid.*, p. 324.

³¹ *Ibid.*, p. 318.

³² L'allégorie emmène son héros dans une quête, guère favorable, comme celle du chevalier errant, à la promenade comme le montrent les pèlerinages allégoriques de Guillaume de Digulleville. Dans le *Roman de la Rose* la promenade initiale découle du cadre printanier et du modèle de la « reverdie », lyrique et amoureuse.

³³ « Allure et fonction sociale dans *Le Roman de la Rose* de Jean Renart », dans *Allures médiévales*, *op. cit.*, p. 98-99.

³⁴ Ed. Félix Lecoy, Paris, Champion, 1962. Il ne faut pas confondre ce texte avec le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris et Jean de Meun, dont il a été question plus haut.

court de tournoi en tournoi et ne cesse de se hâter, en vrai chevalier. Mais le prince poète, Conrad, lui, est « nonchalant », et c'est lui seul qui se promène « en esté, quant il est sesons / de deduire en prez et en bois » (v. 140-141) ; lui et ses gens « des citez s'en issent manois / en ces granz forez por esbatre » (v. 142-143) ; « par le bois vont joer grant piece / toz deschaus, manches descousues » (v. 260-261). Dans ce roman qui intègre des insertions lyriques, la promenade est associée au chant. Une femme ménestrelle chante :

« Quant revient la sesons
Que l'erbe reverdoie
Que droiz est et resons
Que l'en deduire doie,
Seuls aloie,
Si pensoie as noviaus sons
Que ge soloie ». (v. 4568-4575)

Si Guillaume de Dole reste le héros principal, Conrad propose un modèle alternatif, pratiquant la musique, aimant et célébrant les dames, se promenant, le roman s'hybridant d'insertions lyriques³⁵.

Il est plus rare que le héros lui-même soit poète. C'est néanmoins le cas de Tristan et un épisode du *Tristan prose* (vers 1230) évoque une promenade³⁶ :

A l'endemain auques matin, tout maintenant que Palamidès fu levés, atant es vous laiens venir monsigneur Tristran, ki aoure boin jour a Palamidés, et aussi fait Gaheriéz meïsmes. Grans est la joie que li chevalier s'entrefont. « Palamidés, fait mesire Tristrans, alom la hors juer pour veoir ches bois et ces fontaines. Ce nous sera uns grans deduis ceste matinee ! – Sire, fait Palamidés, a vostre commandement ! » Atant montent, si descendent de la roce et tant font k'il viennent au plain ; si se vont ensi soulagant³⁷ tout quatre. Mais tant i avoit k'il estoient tout desarmé fors que de lour espees seulement. Ensi se soulagoient par les praeries, ki mout estoient beles, et la meïsmes courroit li Hombres, si k'il chevaüoient une eure d'une part du Hombre, et l'autre d'autre, et puis en la forest et puis dehors. Ensi s'aloient cele matinee deduiant par les praeries de la forest. (§142)

L'itinéraire incertain, que n'oriente aucune quête (les jeunes gens sont désarmés), le divertissement, font de cette expérience une véritable promenade, qui prend fin quand paraît un chevalier, le félon Bréhus :

Et la u il cevaüoient en tel manière, atant es vous vers aus venir un cevalier armé de toutes armes chevauchant tout seul.

³⁵ Ce procédé se retrouve tardivement, dans *Perceforest*, où l'on voit des chevaliers en promenade échanger des lais.

³⁶ Ed. Denis Lalande et Thierry Delcourt, Genève, Droz, t. V, 1992.

³⁷ *Soi soulagier* : se divertir, en allégeant ses souffrances physiques ou morales.

Quant Breüs vit les quatre conpaignons, ki ensi s'aloient deduiant par les fontainnes, il ne quida mie que ce fuissent tel cevalier com il estoient ne cevalier errant, car il n'avoit mie apri que cevalier errant alaissent desarmé.

La réaction de Breüs souligne bien que la promenade n'est pas une activité de chevalier et encore moins de chevalier *errant*³⁸. Ce roman, qui intègre de nombreux lais et qui ouvre le narratif au lyrique, Tristan étant poète, le chevalier errant, qui file, devient problématique, en particulier à travers le personnage de Dinadan³⁹.

Vers 1285, *Le Tournoi de Chauvency* de Jacques Bretel raconte un tournoi historique, à forte coloration littéraire, puisque les participants jouèrent aux chevaliers arthuriens. L'ouverture commence sur le mode autobiographique, l'auteur en promenade rencontrant un chevalier et la discussion entre les deux introduisant le tournoi à venir :

Le jour de feste Nostre Dame
Qui peut sauver et cors et arme,
Quant li gaite ont le jor corné,
Me levai droit a l'ajournei ;
Parme le bois alai jouer
Pour mes pansees remuer,
Faisant d'amors deus petis vers.
Esgardant le païs divers,
Asséz pansai, si me taisoie.
En mon panser que je faisoie,
Choisi un chevalier venant⁴⁰.

Dans ce récit qui pratique l'insertion lyrique, le trouvère se met en scène : c'est lui qui se promène, jusqu'à ce qu'il rencontre un chevalier.

A côté du poète, une autre figure, elle aussi concurrente du chevalier, se pose parfois en promeneur : le clerc. Figure complexe, passé par l'université, parfois poète, conseiller, astronome/astrologue, voire magicien, le clerc, peut-être en écho aux pratiques monastiques, même s'il n'est pas moine, se promène parfois.

³⁸ L'ensemble du passage est construit sur une réflexion autour du chevalier errant : de même que Breüs considère que le chevalier errant ne se promène pas (et il a raison), Tristan et ses compagnons se trompent en le voyant car ils le prennent pour *aucuns pseudons et cevaliers errans ki aille querant aventures* alors qu'il n'est qu'un traître.

³⁹ Voir Emmanuèle Baumgartner, *Le Tristan en prose. Essai d'interprétation d'un roman médiéval*, Genève, Droz, 1975, p. 182-189 et Eugène Vinaver, « Un chevalier errant à la recherche du sens du monde : quelques remarques sur le caractère de Dinadan dans le *Tristan en prose* », dans *Mélanges de linguistiques romane et de philologie médiévale offerts à M. Delbouille*, Gembloux, Duculot, 1964, t. 2, p. 677-686. Sur les lais du *Tristan*, voir en particulier Denis Hüe, « La parole enchâssée : écriture de l'insertion lyrique dans les *Tristan* », dans Laurence Harf-Lancner *et al.* (dir.), *Des Tristan en vers au Tristan en prose. Hommage à Emmanuèle Baumgartner*, Paris, Champion, 2009, p. 43-62.

⁴⁰ Ed. Maurice Delbouille, Paris, Droz, 1932, v. 43-53.

Le premier exemple est tiré, non d'un roman, mais d'une chronique, *Le Roman de Rou* (1160-1170). Dans ce texte, l'auteur, le clerc Wace, raconte sa visite à Brocéliande, qui l'a fort déçu, car il n'y a pas trouvé les *merveilles* attendues.

La alai jo merveilles querre,
Vi la forest e vi la terre,
Merveilles quis, mais nes trovai,
Fol m'en revinc, fol i alai ;
Fol i alai, fol m'en revinc,
Folie quis, por fol me tinc. (v. 6393-6398)⁴¹

Wace a fait une excursion en Brocéliande, et son expérience n'est pas loin de celle du touriste, déçu par le décalage entre ce qu'il rêvait et la réalité. Cependant cette promenade a surtout une fonction idéologique. Il ne s'agit pas de se promener dans les bois de Brocéliande et d'admirer (ou non) la fontaine. L'épisode fonctionne en système d'une part avec les trahisons subies par Guillaume –dont celle de Harold le parjure et le refus des alliés de le soutenir, et d'autre part avec la comète miraculeuse qui annonce la victoire du Conquérant. La forêt est décevante comme le furent ceux qui trahirent ; ses merveilles, profanes, sont trompeuses, contrairement à la miraculeuse comète, qui confirme que l'entreprise du Normand est placée sous la protection de Dieu. Cette « promenade », qui pourrait nous sembler préfigurer l'intense tourisme de Brocéliande, n'est pas un déplacement gratuit, placé sous le signe du pur délassement. Au contraire, c'est une marche militante.

C'est dans un roman en prose nettement plus tardif (je le pense composé entre 1296 et 1305) que la figure du clerc en promenade me paraît prendre un relief particulier et original. Dans *Artus de Bretagne*, certaines chevauchées tiennent de la promenade, quand, parmi les cavaliers, se trouve le clerc Estienne. Formé aux écoles d'Athènes, fils de roi, ce personnage sera fait chevalier, mais il est d'abord et avant tout un clerc, fin lettré, chanteur de talent et astronome/astrologue pratiquant la *nigremance*. Si le héros du roman, Artus, chevalier « traditionnel », cavale toujours à vive allure⁴², dans des chevauchées qui ne donnent pas lieu à des développements particuliers, dès qu'Estienne le clerc est présent, il en va autrement : la joyeuse chevauchée devient promenade pendant laquelle on chante et discute au milieu d'une nature printanière, dans un

⁴¹ Ed. Anthony J. Holden, Paris, Société des Anciens Textes Français, t. II, 1971.

⁴² Le texte ne décrit pas ses déplacements, qui donnent lieu à des entrelacements et à des changements de chapitre, pendant lesquels, tandis qu'il chevauche, on parle d'autre chose (par exemple éd. Christine Ferlampin-Acher, Paris, Champion, à paraître 2015, §183).

épisode courtois, où sont exaltées la jeunesse, la joie, l'élégance, le décor étant celui de la reverdie lyrique.

Un premier épisode (§217-224) met sur les chemins le clerc et Marguerite, la demoiselle d'Argençon, qu'il finira par épouser. La chevauchée est un voyage, qui a un but (aller voir l'oncle de la demoiselle), mais elle donne lieu à une évocation dans laquelle cet objectif disparaît provisoirement, et où les deux personnages discutent plaisamment. Marguerite est à cheval :

li maistres la regardoit moult volentiers, et li plaisoit tant en cuer qu'il n'amoit se lui non, et tant qu'Amours le fist penser a lui moult fort, et chevauchoit en grant melancolie derriere la damoiselle.

Tous deux s'isolent du groupe. C'est alors qu'un messenger tombe et se relève « pesamment ». Marguerite demande au maître pourquoi l'on tombe et il lui fait un exposé savant sur la matière, les quatre éléments, sur la terre, ses dimensions, sa rondeur, sur les cieux, les planètes... Et la dame d'admirer : « Maistre, moult est grant sens que de clergie »⁴³. La promenade amoureuse devient l'occasion, non d'une insertion lyrique, mais d'une insertion encyclopédique, beaucoup plus originale, elle-même suivie d'un jeu sur les lettres du mot *cuer* (§222), qui séduit la dame tout autant qu'une chanson, puisqu'elle conclut sur la supériorité des clercs sur les chevaliers et comprend qu'elle aime Estienne⁴⁴ : « sus ces paroles une flote de chevaliers vint sus eulz. Si rompirent les paroles de ceste chose. Si chevauchièrent tant par leur journees qu'il vindrent a un samedi a heure de midi à la Porte Noire » (§223,14-18).

Plus loin, la chevauchée d'Artus, Hector son ami, et d'Estienne est de même une promenade fort gaie :

Au cinquisme jour se parti Artus d'Orgueil. Si enmena Hector avecques lui. Si entrerent en leur chemin en feste et en joie comme jones gens qui avoient a seigneur homme dous, courtois et de grant pooir. Si chantoient et se deduisoient. Et quant il orent asséz chanté, li maistres, qui fu en une cote de tiretaine violate, si ot une houce fourree de cendal vermeil, le chaperon avalé qu'il faisoit chaut comme en la matinee du temps d'aoust, si senti la matinee I petitet froidete pour la douce rousee. Si chantoient cil oiselet es hautes foréz et li

⁴³ La parenté entre cet exposé savant inséré dans un itinéraire et les pratiques à venir (ou médiévales d'ailleurs, comme le suggère l'exemple de Jean de Mandeville) des auteurs voyageurs (plus que promeneurs) qui n'hésiteront pas à farcir leurs récits de voyages d'emprunts livresques à des ouvrages savants est frappante.

⁴⁴ Voir mes art. «La vulgarisation dans les romans médiévaux: du char d'Amphiarus à l'exposé d'Estienne», dans *La transmission des savoirs au Moyen Âge et à la Renaissance*, t. I, Pierre Nobel (dir.), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, p. 155-171, «Epreuves, pièges et plaies dans *Artus de Bretagne* : le sourire du clerc et la violence du chevalier », dans *La violence au Moyen Âge, Senefiance*, n° 36, Aix-en-Provence, 1994, p. 201-218, et mon introd. à l'éd. à paraître.

temps fu biaux et clers. Si estoit li maistres jones homs. Si ot le cuer sain et hetie et plain de noveles amors. Si commença a chanter comme une droite serainne⁴⁵. (§417)

Le paragraphe suivant s'ouvre sur deux vers de la chanson en question (« Li dous maus d'amer m'occist. C'est por vous, dame »), qui peuvent être approximativement identifiés et renvoient à la pratique de la citation lyrique⁴⁶, que nous avons déjà relevée dans *Le Roman de la Rose* de Jean Renart. La chanson d'amour, qui évoque la douleur de la passion, laisse vite la place, l'atmosphère étant à la joie, à une discussion sur l'amour, animée, avec des échanges vifs et imagés, que suit un débat, conforme à la pratique traditionnelle de la *disputatio* et qui ici, en contexte courtois, consiste à comparer deux situations amoureuses⁴⁷. La chanson, reprise après cet échange, clôt la discussion, qui se conclut sur le rire et la *feste* :

« Li dous maus d'amer m'occist. C'est por vous, dame. » Et quant Artus l'oÿ chanter, qui le cuer rot amereus, si li plot et li souvint de Flourence. Si dist au maistre : « Maistres, vous firent onques amours veillier une nuit ? – Par la mere Dieu, sire, dist il, puis que je y pensai premierement, je ne fui onques si endormis qu'il ne m'en souvenist, et qu'il ne me samblast que mes esperis et mes cors fust avecques lui. [...] Par la foi que vous devéz a Dieu, dist Phelipes, quele fu la chose pour quoi vous l'amastes oncques mieux et plus ? – Et qu'est ce ? dist li maistres. Me vouléz vous confesser ? Estes vous prestres ? Si sui roulléz en plait, et il me couvient deffendre. – Hé, amis chiers, dist Artus, or le me dites. – Volentiers, sire, foi que je doi vous : pour ce qu'ele est gracieuse et gentilz de cuer, que sa grace et son gentil cuer et la tres douce douceur de li m'a retenu a ce que je quite tout le monde pour li, car si m'aïst Dieux, je ai trouvé en lui grace et gentillece et douceur. [...] Ore, maistres, or me dites : lequel avriéz vous plus chier, l'amour de li sanz loialté, ou loialté sanz amor, que une femme puet bien amer et vous et chascun et faire pour moi et pour vous et por un autre, et en ce point faut loiauté quant amour ne s'arreste la ou le fait entendant. – Et comment, seigneurs ? dist maistre Estienne. Amors sanz loiauté vaut molt petit, si m'aït Dieux, quar loiauté afine l'amor, que c'est amor afinee qui est fermee de loialté. Et quel profit me seroit il s'ele m'est loialz et ele ne m'aimme ? Qu'iroie je querre la ou ne m'aimme ? Li uns ne puet sans l'autre, quar loialté asfine l'amour et amour conjoint, que d'amour et de loiauté fait on amours afinees. » Lors recommença sa chançon « Foi et loiauté et amors est en ma dame. » Si commencierent tuit a rire et a faire feste. (§418)

⁴⁵ La comparaison avec la Sirène est particulièrement bienvenue, puisque, renvoyant à l'Antiquité, elle correspond à l'univers cultivé du clerc (par ailleurs proche d'une fée nommée Proserpine).

⁴⁶ Voir Denis Hüe, « *Artus de Bretagne* et la lyrique : chanter et enchanter », à paraître dans Christine Ferlampin-Acher (dir.), *Artus de Bretagne : du manuscrit à l'imprimé (XIV^e-XIX^e siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

⁴⁷ Sur le débat, voir Béatrice Périgot, *Dialectique et littérature. Les avatars de la dispute entre Moyen Âge et Renaissance*, Paris, 2005, Paris, Champion, 2005 et Olga Weijers, *La Disputatio à la faculté des arts de Paris (1200-1350). Esquisse d'une typologie*, Amsterdam, Brepols, 1995 et *La disputatio dans les facultés des arts au moyen âge*, Turnhout, Brepols, 2002.

Avec le clerc Estienne, le chevalier se fait poète, mais l'épisode, tout en citant une chanson et en intégrant un échange fixé par les codes du débat, se caractérise aussi par des échanges spontanés et joyeux.

Dans ce roman où le clerc vole la vedette au chevalier en devenant, ce qui est rare, lui-même chevalier, la chevauchée n'est pas seulement un temps mort pendant lequel il faut se hâter d'aller d'un lieu à un autre, entre deux aventures. C'est désormais un moment de discussion, de chant, d'échanges humains, plus affectif que social. Ici s'annonce peut-être au tournant des XIII^e et XIV^e siècles Fontenelle et sa marquise du *Discours sur la pluralité des mondes*, Fontenelle qui a/aurait pu apprécier dans *Artus* les prémices des contes de fées, le naturel des gestes et des comportements et l'accroche pastorale de l'épisode des amours d'Artus et Jehanette⁴⁸.

Le vocabulaire médiéval, avant 1450, ne possède pas de terme pour dire la promenade de plaisance et recourt à des périphrases, dont un élément dit le déplacement et l'autre le divertissement, et qui peuvent recouvrir des activités diverses, comme la chasse. L'imaginaire du voyage était d'abord un imaginaire de la souffrance, du *travail*, dans le cadre de déplacements motivés non par le plaisir mais par des enjeux commerciaux, politiques, spirituels. Dans les romans dont le héros est un chevalier *errant*, toujours pressé, il n'y a *a priori* pas de place pour les promenades, et dans la lyrique, la nature n'est pas un espace où l'on se déplace, mais la condition pour que naisse le chant, intérieur, replié sur l'amant. A la croisée du chevalier *errant* tiré en avant par la quête et de l'amant poète concentré sur son chant, quelques textes, souvent marqués par l'hybridation générique, évoquent des promenades, soit que le héros soit amant et poète, comme au début du *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris ou dans le *Tristan en prose*, soit que le héros chevalier soit doublé par un prince poète, comme dans *Le Roman de la Rose* de Jean Renart ou par un clerc chanteur et amoureux, comme dans *Artus de Bretagne*⁴⁹. Ces épisodes où la chevauchée cesse d'être un temps mort sont promis à un bel avenir. En contrepoint à ces déplacements placés sous le signe de

⁴⁸ *Artus* était accessible à l'époque de Fontenelle dans les nombreux manuscrits conservés et dans les éditions du XVI^e siècle, ainsi que dans la dernière édition, celle de Nicolas Oudot, en 1628. On notera que comme chez Fontenelle, l'exposé du clerc vulgarise un savoir en cours de péremption : il disparaît d'ailleurs dans les éditions du XVI^e siècle.

⁴⁹ Ces héros clercs ou poètes qui se promènent signalent bien que déjà au Moyen Âge la Promenade, si discrète soit-elle, a une dimension littéraire, comme le montre Philippe Antoine pour la période romantique.

la spontanéité, au grand air, les romans de la fin du Moyen Âge décriront à loisir des pratiques curiales d'intérieur, codifiées, dans lesquelles on *se pourmene* pour se montrer, « faire la roue », et des pratiques collectives d'extérieur, tout aussi ritualisées, prenant souvent la forme de somptueux défilés, comme dans le cas des entrées royales : ces cheminements sont, tout au contraire des promenades des clercs et des poètes, codifiés et sociaux.